

OLIVIER MAULIN

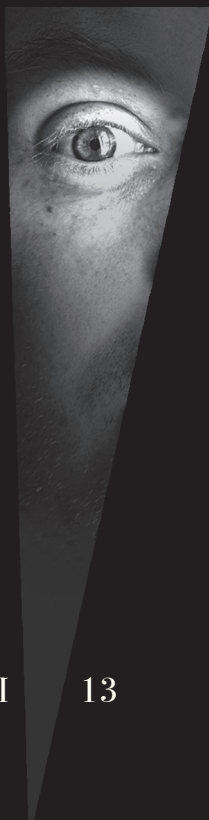
LE DERNIER CONTRAT



VENDREDI 13

alb

Extrait de la publication



VENDREDI

13

Dans la même collection

Pierre Bordage, *L'arcane sans nom*

Jean-Bernard Pouy, *Samedi 14*

Michel Quint, *Close-up*

Brigitte Aubert, *Freaky Fridays*

À paraître

Pierre Pelot, *Givre noir*

Pia Petersen, *Le chien de Don Quichotte*

Jean-Marie Laclavetine, *Paris mutuels*

Scott Philipps, *Nocturne le vendredi*

Patrick Chamoiseau, *Miracles*

Alain Mabanckou, *Tais-toi et meurs*

Pierre Hanot, *Tout du tatou*

Mercedes Deambrosis, *Le dernier des treize*

Une collection dirigée par **Patrick Raynal**



OLIVIER MAULIN
LE DERNIER CONTRAT

ROMAN

alb

1

La voiture s'est immobilisée au bord de la chaussée, le chauffeur a enclenché les *warning*, allumé le plafonnier et arrêté le compteur.

– Ça nous fait treize euros et trente centimes, bagage compris.

J'avais essuyé la buée de la vitre avec le plat de la main et approché mon visage de la fenêtre mais je ne distinguais rien d'autre que le halo jaune d'un lampadaire que les gouttes de pluie coulant le long du carreau déformaient. J'ai tiré de la poche de ma chemise mes billets pliés en deux, en ai prélevé un de vingt et l'ai tendu au chauffeur.

– Arrondissez à quinze.

– À vos ordres, patron. Je vous fais une note ?

– Non.

Il a fouillé dans un gros portefeuille rempli de pièces et de coupures soigneusement classées et m'a rendu la monnaie que j'ai empochée avant de sortir de la voiture, de relever mon col et d'ajuster mon chapeau. Il y a eu un petit déclic à l'arrière du véhicule, le coffre s'est ouvert lentement, freiné par des ressorts. J'ai pris ma valise, refermé le coffre et donné un petit coup sur la carrosserie pour signifier que tout était en ordre.

Le chauffeur a répondu par un coup de klaxon, il a lâché la pédale de frein, enclenché la première, la voiture s'est éloignée. Au bout d'un instant, les *warning* se sont éteints, le voyant lumineux du toit s'est éclairé, le taxi a pris une rue à droite et a disparu dans la nuit.

Il pleuvait fort. En face de la rue, un petit parking désert, une église moderne à droite, un bureau de poste en brique rouge à gauche et un hôtel-restaurant de trois étages, également en brique rouge, à l'enseigne de l'Hôtel de l'Industrie. J'ai traversé la rue, poussé la porte, une clochette a tinté.

La salle du restaurant était petite, trois tables sur la gauche, deux autres le long du bar et puis une dernière, occupée par un vieux monsieur barbu assis devant un verre de vin blanc, à côté d'un poêle en fonte. Il faisait bon, le plancher en bois grinçait. Derrière le bar, une grosse femme essayait un verre. Elle a levé la tête. J'ai posé ma valise à mes pieds et j'ai toussé pour m'éclaircir la voix.

– Bonsoir, madame. J'ai réservé une chambre.

Elle a rangé le verre qu'elle tenait dans la main, a jeté la serviette sur son épaule et s'est dirigée à l'autre bout du bar en chaussant une paire de lunettes qui pendait à son cou. Je la suivais de l'autre côté du comptoir.

– C'est à quel nom ?

– Joseph Victor.

Elle a consulté un registre posé à même le comptoir, près d'une lampe et de quelques stylos éparpillés. À la page du jour, il y avait mon nom suivi de la mention : « combien de nuits ? » Elle a hoché la tête.

– C’est ma fille qui a pris la réservation. Elle a oublié de vous demander combien de nuits vous comptiez rester...

– Elle me l’a demandé, j’ai répondu.

– Ah.

– Je lui ai dit que je ne savais pas encore.

– Je vois.

Elle s’est tue quelques instants puis elle a repris :

– À présent j’imagine que vous savez ?

– Non. Je ne sais toujours pas.

Elle a remué la tête d’un air écœuré, a rayé mon nom sur le registre et s’est retournée pour prendre une clé au tableau qu’elle m’a tendue. Son visage s’était durci subitement.

– Et si j’ai une réservation pour demain soir ? Comment que je fais ?

J’ai pris la clé et j’ai jeté un coup d’œil au tableau. Pas une clé ne manquait à part celle que je tenais dans la main, et il était huit heures du soir. Si ça se trouve, j’étais le seul client du bouge. J’ai compris que j’avais fait le tour de la personnalité de la dondon et lui ai décroché un sourire poli.

– Dans ce cas, réservez-moi la chambre pour deux nuits. Je vous dirai demain ce qu’il en est pour la suite.

Elle a acquiescé avant de tourner une page du registre et d’y noter mon nom. Elle écrivait tout doucement, traçant des lettres arrondies d’enfant. À côté du nom, elle a écrit : « ne sait pas encore si restera plus ou non ».

– C’est pour ma fille, s’est-elle sentie obligée de préciser. Parfois on oublie de se dire les messages alors on a pris l’habitude de tout écrire dans le registre...

– C’est une très bonne manière d’agir, j’ai répondu. Quand elle a eu fini, elle a pris le torchon qu’elle avait sur l’épaule, elle l’a plié en quatre et l’a posé sur le percolateur. Elle est sortie de derrière son comptoir, a fait mine de vouloir prendre ma valise ; je l’en ai dissuadée d’un geste. Elle a ouvert une porte située à gauche de la salle, s’est engagée dans un couloir étroit et sombre, a actionné l’interrupteur. Un néon a clignoté plusieurs fois avant de s’allumer et de répandre une lumière froide et chirurgicale.

– Par ici, elle a dit en s’engageant dans l’escalier.

Je marchais derrière elle.

– C’est pas savoir pour savoir, disait-elle en gravissant lentement les marches. Seulement imaginez qu’on me réserve une chambre... moi je dis : non elle est prise, et puis voilà que finalement vous partez. Eh ben, je perds un client !

– Vous avez parfaitement raison.

– Et par les temps qui courent, je peux vous dire qu’un client, c’est un client. Tenez, il y a deux ans de cela, un monsieur très bien mis, attention, un magnat ou je sais pas quoi. Comme vous, il ne savait pas combien de temps il allait rester... Il disait tous les jours : « Oh, on verra, on verra... », il n’était pas à cheval sur le planning, si vous voyez ce que je veux dire. Et ben, un beau jour, on me téléphone à neuf heures du matin pour une réservation de deux semaines... seulement comme l’hôtel est complet, moi, je refuse. Té ! Et vous savez pas quoi ?

– Il est parti, j’ai répondu tout doucement.

– Eh ben, il est parti ! Tiens ! le jour même. À dix heures ! Deux semaines de perdues ! et je peux bien vous dire que par les temps qui courent, deux semaines, c'est deux semaines...

On est arrivés devant la chambre 209.

– Voici votre chambre, a dit la dondon.

J'ai mis la clé dans la serrure et j'ai ouvert la porte.

– Je vais vous montrer la salle d'eau, a-t-elle ajouté en faisant mine d'entrer.

Je me suis placé en travers de son chemin.

– Vous êtes très aimable mais j'aimerais me reposer à présent, j'ai dit.

– Bien sûr, c'est bien normal. Seulement faites attention, l'eau chaude et l'eau froide sont inversées...

– D'accord.

– C'est mon beau-frère qui a tout refait l'hôtel il y a trois ans. Oh, il est du métier, c'est pas la question, mais la plomberie, il a un problème avec. L'électricité, la peinture, la moquette, tout ce que vous voudrez, mais la plomberie, c'est comme si ça l'handicapait, il en perd ses moyens, il en devient tout...

– Je ferai attention. Merci.

J'ai fermé la porte, l'ai rouverte.

– Est-il encore possible de dîner ?

– Bien sûr que c'est possible. Il me reste du lapin à la moutarde...

– Je descends dans dix minutes.

J'ai refermé la porte, allumé la lumière, posé la valise sur le lit, le chapeau sur la télévision. J'ai enlevé mon

impermeable que j'ai frotté un peu avant de l'accrocher à un cintre et de le ranger dans l'armoire. Ensuite, j'ai ouvert la porte de la salle de bains et j'ai actionné l'interrupteur. Une autre saloperie de néon s'est mis à clignoter et à grésiller. Je l'ai aussitôt éteint et j'ai allumé l'applique du miroir du lavabo. Le carrelage de la salle de bains était blanc et vert. La toilette était collée entre la baignoire et l'évier et il fallait probablement rentrer les épaules pour espérer s'asseoir là-dessus. Sur la glace, une feuille était collée avec du gros scotch brun. « Attention, les robinets chaud et froid sont inversés. Bleu = chaud, rouge = froid. » J'ai ouvert le robinet rouge et me suis aspergé le visage en soufflant. Je suis revenu dans la chambre le visage mouillé, j'ai pris le cintre dans l'armoire sur lequel était suspendu l'impermeable et je l'ai accroché à la barre du rideau de douche. Je me suis passé une serviette sur le visage, j'ai éteint l'applique, j'ai ouvert en grand la porte de la salle de bains et je me suis posté devant la fenêtre, dont j'ai écarté les petits rideaux blancs en nylon. La chambre donnait sur le parking : le bureau de poste à gauche, l'église moderne en face, la rue à droite. Un lampadaire crachait une lumière jaune hachurée par la pluie. L'asphalte brillait. Ma chambre devait être à peu près au milieu du bâtiment. De l'autre côté de la rue, derrière un mur, un bâtiment qui pouvait être une ancienne fabrique était plongé dans les ténèbres et paraissait abandonné. La rue était déserte. Ni piétons, ni voitures, ni rien du tout. J'ai lâché les rideaux de nylon, tiré ceux en laine par-dessus, j'ai allumé la télévision et j'ai vérifié les deux

lampes de chevet: elles fonctionnaient toutes les deux. J'ai éteint le plafonnier, défait ma cravate, posé ma veste sur le dos d'une chaise et me suis allongé à côté de la valise, la télécommande à la main. J'ai fait deux fois le tour des chaînes avant de m'arrêter sur un documentaire montrant un bouquetin sauter de rocher en rocher avant qu'un coup de feu ne retentisse et ne le fasse tomber dans le vide. J'ai coupé le son, regardé ma montre, fermé les yeux quelques minutes et me suis relevé. J'ai réajusté ma cravate, remis ma veste, en ai frotté un peu les manches, puis j'ai coupé la télévision, j'ai éteint les lumières et je suis sorti de la chambre.

Dans la salle du restaurant, hormis le vieux barbu qui était toujours assis à la même place, deux hommes buvaient une bière au bar et un troisième dînait seul à une table. J'ai salué tout le monde d'un signe de tête et je me suis installé devant un couvert dressé sur un petit napperon en papier blanc. La patronne est venue déposer une carafe d'eau et une corbeille de pain sur la table. Elle avait revêtu un tablier bleu à fleurs rouges qui lui donnait l'air d'une paysanne des Balkans. J'ai dîné d'une salade de carottes, d'une assiette de lapin à la moutarde accompagné de nouilles alsaciennes et d'une tarte aux poires maison, le tout arrosé d'une bouteille de pinot noir, que j'ai terminée lentement, mon repas achevé. Les deux hommes au bar buvaient bière sur bière et discutaient des événements avec la patronne, celle-ci quittant parfois la conversation pour se consacrer à ses obligations professionnelles.

Les avis étaient partagés. L'un des hommes paraissait éprouver une certaine sympathie refoulée pour le Mouvement tandis que l'autre, trop ironique, en avait visiblement peur. Quant à la patronne, elle donnait ni plus ni moins dans la métaphysique : tout cela faisait du tort au commerce et il était temps que ça cesse.

La bouteille vide, j'ai commandé un café. La patronne a proposé de m'offrir un digestif mais j'ai refusé poliment et je suis remonté dans ma chambre. J'ai ôté ma veste, je l'ai posée sur le dos de la chaise, je me suis lavé les mains, j'ai dénoué ma cravate, j'ai allumé la télévision et je me suis allongé sur le lit. J'ai fait plusieurs fois le tour des chaînes avant de m'arrêter sur une chaîne d'info en continu qui diffusait des images de voitures en train de brûler dans la nuit. J'ai coupé le son, j'ai regardé ma montre, j'ai fermé les yeux durant une heure et quart et je me suis relevé. Je suis passé à la salle de bains m'asperger le visage d'eau froide, tâtant au passage mon imperméable qui était encore humide. Je suis revenu dans la chambre, j'ai enfilé ma veste, resserré ma cravate, ouvert la valise. Mes habits étaient soigneusement rangés, je les ai pris d'un bloc et les ai délicatement posés sur le lit, j'ai saisi le pistolet automatique enfoui au fond de la valise et je l'ai glissé dans la poche intérieure de ma veste. J'ai remis les habits en place, j'ai refermé la valise, enfilé mon imperméable, mis mon chapeau, éteint la télévision ainsi que les lumières et je suis sorti de la chambre.

2

La patronne était en train de passer le balai quand j'ai pénétré dans la salle du restaurant. Elle a tourné la tête d'un air surpris, cessant de balayer. Les buveurs de bière et le vieux barbu avaient disparu. Les chaises étaient retournées sur les tables, le plafonnier éteint. La pièce était plongée dans l'obscurité, vaguement éclairée par la lumière du bar et celle, plus crue, de la cuisine, dont la porte était grande ouverte.

– Vous sortez ? elle a demandé.

– Oui.

Elle a posé son balai contre le bar et s'est gratté le gras du bras.

– Je ne voudrais pas avoir l'air de vous donner des conseils, mais le quartier n'est pas sûr la nuit. Surtout en ce moment. Vous feriez mieux d'appeler un taxi.

– Je ferai attention.

– Oh, on dit toujours ça. Seulement, quand ils vous tombent dessus, c'est trop tard. Tiens, je vous parle de ça, il n'y a pas trois semaines, un type dans votre genre, poli, correct, bien élevé et tout, un représentant en produits pharmaceutiques, eh ben comme vous, il va se promener à pas d'heure... seulement, ils lui sont tombés dessus. Ha.

J'ai légèrement écarquillé les yeux pour lui montrer que je n'étais pas insensible à sa mise en garde.

– Dans un sens, il a eu de la chance d'ailleurs... Ils auraient aussi bien pu le balancer dans le Grand Bassin ! et alors là, adieu la pharmacie... C'étaient des drogués avec des anneaux dans le nez, vous voyez le genre. Ils sont capables de tout, vous savez.

– Je sais. Est-ce que la porte de l'hôtel reste ouverte toute la nuit ?

– Manquerait plus que ça. Je vais vous donner la clé de derrière si vous y tenez absolument. Venez que je vous montre.

Elle a contourné le comptoir, a pris dans un tiroir une clé plate accrochée à un porte-clés en forme de vieille bouteille de Coca-Cola et s'est engouffrée dans le couloir. Je la suivais. Tout au fond, en face de l'escalier, il y avait une porte que je n'avais pas remarquée jusqu'alors. Elle donnait sur un petit jardin tout assommé de pluie et noyé de ténèbres. Elle l'a ouverte. Du seuil, elle me montrait la grille, à une dizaine de mètres.

– Elle donne sur le parking, juste à côté du bureau de poste. Elle est retenue par un tendeur qu'il faut remettre à chaque passage. Et veillez surtout à bien refermer la porte à clé !

J'ai acquiescé. Elle a joint le geste à la parole puis m'a tendu la clé que j'ai empochée. Nous sommes retournés dans la salle de restaurant, elle a tiré les deux verrous de la porte d'entrée et l'a ouverte. Je suis sorti en lui souhaitant bonne nuit, elle a hoché la tête, a refermé

la porte derrière moi, les verrous ont claqué. J'ai fait quelques pas sur le trottoir, j'ai relevé mon col, baissé un peu mon chapeau sur mon front. La pluie était glaciale et je sentais la mauvaise humeur me gagner, ce qui me donnait envie de fumer. Après quatre semaines d'abstinence totale, il faut croire que l'envie était toujours là. J'ai pris à droite, vers les bassins du port autonome, en marchant les épaules rentrées. Cent mètres plus loin, il y avait un croisement avec des panneaux indicateurs. Le centre-ville était à gauche, la zone portuaire et le port au pétrole tout droit. J'ai continué dans cette direction, empruntant une route qui longeait le Rhin, séparée en son milieu par une bande blanche hachurée. L'asphalte brillait sous les lampadaires espacés qui le bordaient, une tache jaune comme un soleil mouillé qui se diluait soudain dans la nuit, et puis l'obscurité, et la pluie qui paraissait grise. Les bassins apparurent bientôt sur la droite, un peu en contrebas, d'abord le petit, et puis le grand, sur le bord duquel se détachaient l'ombre d'une grue figée comme une statue de sel, ainsi que des piles extravagantes de containers. Je marchais d'un pas rapide, la tête baissée, les mains croisées sur mon imperméable dont je tenais les pans serrés. Au bout de vingt minutes, j'ai aperçu l'usine sur la droite, après un vaste terrain en friche. L'enseigne indiquait les établissements A. Parodi. J'ai poussé la grille qui s'est ouverte en couinant. Dans la cour, la pluie rebondissait sur les bâches des camions garés devant la façade, ainsi que sur le sol en terre battue balaféré de rigoles. Je me suis

approché du bâtiment. Il était plongé dans les ténèbres et semblait désert. Je me suis arrêté, j'ai dressé l'oreille, j'ai fouillé la nuit de mon regard. Mon instinct me disait que quelque chose ne tournait pas rond. J'ai contourné le bâtiment, enjambant des poutres de fer. Sous un porche en béton, une petite lampe brillait faiblement dans la nuit comme un appel au secours. Je m'en suis approché, les sens à l'affût. Je commençais à devenir un peu nerveux et me rassurais en tâtant le 9 mm dans la poche intérieure de ma veste. Sous le porche, une applique ronde au-dessus d'une porte légèrement entrouverte diffusait une lumière jaune et faiblarde. J'ai mis la main sur mon pistolet et j'ai poussé la porte du pied. Elle donnait sur un couloir étroit dans lequel la lumière du porche pénétrait à mesure qu'elle s'ouvrait. Quand elle a cogné contre le mur, j'ai distingué deux jambes allongées dans le cercle de lumière blafarde. Bon Dieu. De désagréable, la soirée devenait franchement pourrie tout à coup. Je me suis accroupi, j'ai saisi les deux pieds et j'ai tiré le corps vers l'extérieur. Quand la tête a pénétré dans le cercle de lumière, j'ai vu le visage d'un homme d'une quarantaine d'années, les cheveux courts, les yeux ouverts, un trou rouge au beau milieu du front et du sang frais qui avait suivi le chemin des rides sous les yeux et continuait de couler tout doucement sur les tempes. J'ai saisi un bras, je l'ai plié ; il était souple. J'ai glissé ma main sous sa nuque ; elle était tiède. Je me suis relevé, j'ai sorti mon arme et je me suis collé au mur, demeurant quelques instants sans bouger et réfléchissant à la conduite à tenir.

Je me suis finalement lentement éloigné du porche, j'ai pris sur la gauche et j'ai fait le tour complet de l'usine en évoluant le long des murs ainsi que derrière les piles de planches et de poutres métalliques, le flingue en éclaireur. Rien. Je suis revenu au cadavre, j'ai rangé mon pistolet et j'ai fouillé ses poches. Un Beretta était glissé dans la ceinture de son pantalon, dont il n'avait visiblement pas eu le temps de se servir. Ça sentait le guet-apens, la manière dont on l'avait refroidi. Il avait dû pénétrer dans le petit couloir, quelqu'un l'attendait dans l'ombre et boum, un ticket pour l'enfer. Dans une poche intérieure de sa veste, il y avait une liasse de gros billets ; dans l'autre, un portefeuille. J'ai empoché la liasse, j'ai ouvert le portefeuille, j'ai pris la carte d'identité, je me suis levé pour m'approcher de l'applique et je l'ai examinée. Le type s'appelait Luc Mornais, il était né le 26 janvier 1969 à Nice, mesurait 1,79 m, avait les yeux verts et les cheveux roux, habitait 2 rue Vicq-d'Azir à Paris dans le 10^e arrondissement. J'ai remis la carte dans le portefeuille, le portefeuille dans la poche, et je suis resté quelques instants accroupi devant le macchabée qui regardait fixement la nuit de son regard éteint. Il serait toujours temps d'essayer de comprendre quelque chose à la situation mais pour lors je n'avais plus rien à faire ici et le mieux était encore de rentrer à l'hôtel. Je me suis relevé, j'ai resserré ma cravate et j'ai quitté le porche. La pluie s'est abattue sur mon chapeau et mes épaules. J'ai longé le bâtiment par la droite, j'ai franchi la grille et je me suis retrouvé sur la route par laquelle

j'étais venu. Mon imperméable était trempé, ainsi que ma veste et ma chemise et j'ai soudain réalisé que j'étais transi de froid et que je tremblais de la tête aux pieds. J'ai accéléré le pas en me frottant les mains et en essayant de relier entre eux les pauvres éléments qui étaient en ma connaissance. Des images me venaient à la conscience. Je voyais le type contourner l'usine, se diriger vers le porche en béton, ouvrir la porte... Luc Mornais. Pourquoi m'avait-il contacté? Que voulait-il me proposer? Pourquoi était-il venu seul? Qui l'avait buté? Tout en réfléchissant, je regardais machinalement les bandes blanches au milieu de la chaussée quand elles se sont soudain mises à briller, au moment même où j'entendais au loin les pneus d'une voiture sur la chaussée mouillée. Je me suis retourné. Deux phares. Ma gorge a instantanément séché. Je me suis redressé et j'ai regardé autour de moi. Il fallait réagir vite. À gauche, il y avait un *no man's land* derrière un grillage. À droite, un stade et une petite rue qui descendait à une vingtaine de mètres de là. Je m'y suis précipité sans hésiter. La voiture accélérât. Les phares se reflétaient loin devant moi, éclairant la pluie. J'entendais à présent le bruit du moteur. Je me suis engouffré dans la petite rue en courant de toutes mes forces, regardant désespérément autour de moi, comme un rat pris au piège. D'un côté des bâtiments industriels derrière des grillages difficilement franchissables. De l'autre, le stade : le plus beau champ de tir aux pigeons dont un tueur puisse rêver. La voiture a freiné pour amorcer son virage puis a donné du gaz.

Un premier coup de feu a retenti. Il fallait prendre une décision *hic et nunc*. Le stade. Le grillage. L'agonie dans le gazon défraîchi d'une pelouse râpée. Une fin quasi médiévale, criblé de balles en haut d'un barbelé. Un deuxième coup de feu m'a rappelé qu'il existait une troisième hypothèse : crever sans gloire au milieu de cette petite rue sinistre et inondée. La voiture se rapprochait dangereusement. Mes tueurs devaient commencer à trouver la tâche un peu rigolote. Peut-être même avaient-ils rangé leur pétard et décidé de me tamponner avec leur caisse. C'est l'idéal du tueur, la voiture. Ça évoque plus le poivrot retour de boîte de nuit que le tueur à gages, l'accident crapuleux que le crime organisé. Ça met toujours un doute dans l'esprit des flics, un écrasé. Ça ne fait pas du tout professionnel, ce dont raffolent les professionnels.

Le problème, c'est qu'il n'était pas dit que j'allais me laisser aplatis par ces salauds sans broncher. Le grillage à gauche laissait soudain place à une barrière rouge et blanche. Je me suis rué sur le côté, j'ai sorti mon feu, je me suis retourné et j'ai tiré trois balles sur la voiture, au jugé. Elle a fait un tête-à-queue d'étonnement et s'est arrêtée au milieu de la route pendant que je sautais la barrière et courais vers un bâtiment en brique sur lequel était inscrit «comptoir agricole» en grosses lettres noires. Arrivé près de l'entrée, j'ai enjambé une petite haie et j'ai couru sur le gazon à gauche de l'immeuble pour le contourner, le flingue toujours à la main, la tête baissée, m'attendant à un tir nourri qui ne vint pourtant

pas. J'ai atteint l'arrière de l'immeuble sans encombre, je m'y suis plaqué le dos au mur et j'ai repris ma respiration, le cœur fou. Tout était silencieux, hormis la pluie qui s'écrasait autour de moi comme des obus minuscules. Je me suis approché du coin du bâtiment, j'ai jeté un coup d'œil dans la nuit. Au bout de quelques secondes, le noir uniforme a laissé place à des dégradés de gris plus ou moins foncés. L'ombre de la barrière m'est apparue, ainsi que celle de la voiture, immobile au milieu de la rue, à l'endroit où elle avait stoppé. Je commençais à me demander si les trois balles que j'avais tirées n'avaient pas eu raison du, ou plus probablement des occupants de la bagnole, ce qui aurait été un sacré coup de bol vu l'imprécision de mes tirs. Mais le bol n'existe pas, c'est bien connu, et à force de scruter les ténèbres, j'ai finalement aperçu deux ombres qui avançaient lentement vers le bâtiment. La première empruntait le même chemin que moi tandis que la seconde s'apprêtait à contourner l'immeuble par la droite. J'ai respiré un grand coup, contrôlant ma peur, la transformant en force. À une vingtaine de mètres de l'immeuble, un mur de hauts silos s'élevait dans la nuit. J'avais une chance de les atteindre tant que j'étais dans l'axe du bâtiment mais il fallait faire vite. J'ai allongé mon bras le long du mur et j'ai tiré sur l'ombre la plus proche qui s'est jetée à terre. Je suis parti en courant vers les silos, me concentrant sur le bout de sol qui s'offrait à ma vue pour ne pas trébucher. Un tir a retenti alors que j'étais déjà collé derrière le premier silo depuis trois bonnes secondes.

Tir d'agacement sans aucun doute. La tension montait chez mes petits pourris. Derrière les silos, il y avait des rails. Je suis passé d'un silo à l'autre en les suivant et me suis bientôt retrouvé derrière le dernier de la rangée. Je l'ai contourné à moitié et j'ai légèrement sorti la tête pour tenter de voir l'évolution de la situation quand une détonation a éclaté. Une détonation de carabine, celle-là. La balle a rebondi à vingt centimètres de mon visage, j'ai reculé brusquement, trébuchant sur les rails et me relevant aussitôt. Va savoir si ce salaud n'avait pas une lunette à infrarouge par-dessus le marché. Le coin devenait vraiment malsain, parole. Après les silos, l'ombre de la nuit était uniforme, le terrain vague, aucune issue. À droite, les rails s'éloignaient des silos vers d'autres bâtiments situés à une centaine de mètres, mais le chemin était à découvert. À peu près à mi-chemin, un petit wagonnet en métal, immobile au milieu des rails, offrait néanmoins un refuge possible. De toute façon, je n'avais pas vraiment le choix. J'ai coincé mon flingue dans mon pantalon et j'ai détalé comme un lapin vers le wagonnet, courant au milieu des rails, presque plié en deux. Mais bon Dieu, ce que ce wagonnet paraissait loin, d'autant qu'un véritable festival m'accompagnait à présent. Ça canardait en effet sans complexe, carabine et pistolet, pas d'économies de munitions. Les tirs résonnaient loin devant moi en écho, les balles me sifflaient aux oreilles. J'ai plongé derrière le wagonnet qu'une balle a fait tinter et j'ai repris mon souffle quelques secondes. Les tirs ont cessé. L'idée m'est venue de pousser le wagonnet dans

ma fuite et de m'en servir comme un char d'assaut des origines, bouclier d'infanterie et tout le toutim, mais j'ai vite réalisé que cela me ferait perdre beaucoup trop de temps. Or, mon seul avantage, c'était la vitesse. J'ai tiré le 9 mm de mon pantalon, j'ai balancé la purée vers les silos et je suis reparti aussi sec à découvert. C'est bête à dire mais on s'habitue à tout, même à courir de nuit sous une pluie de balles. Ce qui fâche le plus, c'est finalement l'imprévu. Les rails donnaient sur une porte grillagée fermée avec chaîne et cadenas. Je n'en étais plus qu'à quelques mètres lorsque je m'en suis avisé, si bien que j'ai agi par pur instinct et j'ai sauté sur le grillage en hurlant comme un malade mental. Emporté par son élan, mon corps a basculé de l'autre côté en un salto improvisé digne d'un para en opération. J'y ai laissé une manche de mon imperméable ainsi que mon chapeau, je me suis ramassé la gueule à l'arrivée mais j'étais passé, c'était l'essentiel. Les tirs redoublèrent de rage tandis que je me relevais et repartais en courant et en dérapant. Quelques mètres plus loin, une pelleteuse sur pneus m'offrait un répit. Je me suis jeté derrière la pelle mécanique posée à terre et m'y suis accroupi, haletant. J'ai repris mon flingue, je me suis placé en position de tir, à deux mains, tentant de réguler ma respiration. À présent, venez, mes petits lapins, ai-je murmuré. Les deux tueurs sont arrivés en courant. L'ombre à la carabine a pris position derrière le grillage, tandis que l'autre l'escaladait. J'ai expiré, visé, tiré. L'ombre est tombée du grillage et s'est couchée sur le sol en râlant. La carabine

a répondu par une salve de balles qui ont ricoché sur la pelleuse, et puis plus rien. Le silence, à peine troublé par une turbine au loin et par le bruit mat de la pluie sur le capot de l'engin. Je me suis hissé lentement au-dessus de la pelle mécanique. Les deux ombres étaient plaquées au sol. Ça faisait moins le malin à présent. Soudain, une voix s'est élevée dans la nuit.

– Hé. On veut négocier, elle a dit.

Je trouvais la proposition mignonne.

– D'accord, j'ai répondu. Commencez par vous relever, les bras en l'air.

L'homme à la carabine s'est mis debout, il a posé la carabine contre le grillage et a levé les bras. J'ai pris mon flingue à deux mains, j'ai visé, tiré. L'homme a fait deux pas en arrière. La détonation est revenue en écho.

– En... cu...

Il s'est effondré sur le dos.

Mon flingue était un Sig Sauer, modèle P228, calibre 9 Parabellum. J'utilisais un chargeur de P226 à quinze coups et j'avais tiré neuf balles. Il m'en restait donc six. Je me suis levé et me suis approché prudemment du grillage, le pistolet au poing. Aucun des deux tueurs ne bougeait. J'ai récupéré mon chapeau, je me suis éloigné un peu sur la droite et j'ai escaladé le grillage sans les quitter des yeux. Mais c'était beaucoup plus difficile sans élan, d'autant que j'avais conservé le pistolet à la main, au cas où l'un des pourris aurait eu l'idée de ressusciter. Arrivé en haut, le grillage s'est tordu et je suis tombé de l'autre côté. Je me suis redressé et me suis approché

des deux salopards, l'arme toujours au poing. Ils étaient tous les deux habillés à l'identique, rangers noirs, treillis noir, veste militaire verte, la trentaine. L'homme à la carabine semblait avoir eu son compte mais l'autre respirait encore. Je me suis penché sur lui, j'ai fouillé ses poches. Il n'y avait rien hormis deux chargeurs longs, trente-trois balles chacun, et des clés de voiture. J'ai empoché les chargeurs. Son pistolet était par terre, au pied du grillage. Je m'en suis emparé, j'ai actionné le levier de désarmement et l'ai rangé dans la poche de mon imperméable. Le type avait les yeux ouverts. Je l'ai saisi par le col et regardé droit dans les yeux.

– Qui et pourquoi ? j'ai demandé.

Mais le type ne semblait déjà plus me voir ni m'entendre. Il dégueulait du sang par la bouche et le nez. Sa poitrine se soulevait et redescendait lentement et puis soudain elle est redescendue mais ne s'est plus soulevée. Je me suis approché de l'homme à la carabine et l'ai fouillé lui aussi. Sous sa veste, il avait un pistolet automatique rangé dans un holster, et deux chargeurs dans la poche revolver de son treillis. J'ai confisqué le tout. Dans la poche de sa chemise, j'ai également trouvé un paquet de Marlboro et un briquet. J'ai pris une cigarette, l'ai allumée, en ai tiré une longue bouffée. Bon Dieu, ce que c'était bon. J'ai rangé le paquet dans ma poche de chemise et suis demeuré quelques minutes à fumer sous la pluie quand j'ai vu le reflet d'un gyrophare, au loin, derrière le bâtiment du comptoir agricole. J'ai entouré la cigarette de ma main, en ai tiré plusieurs bouffées en

réfléchissant rapidement à la situation. S'ils avaient été mis au courant de la fusillade, les flics auraient débarqué en faisant gueuler leur deux-temps. C'était donc plus probablement une patrouille qui était tombée sur la bagnole garée au milieu de la route. À droite du bâtiment, des petits faisceaux de lampes torches se sont soudain mis à danser dans la nuit. Les pandores étaient en train d'inspecter les lieux. J'ai écrasé ma cigarette dans l'herbe trempée, j'ai rangé le mégot dans ma poche et, recroquevillé, je me suis enfui en longeant le grillage sur la droite. La tête me tournait légèrement, j'avais les poches alourdies par les flingues et les chargeurs, les jambes lourdes. Au bout d'une centaine de mètres, le grillage tournait à gauche à angle droit. Je l'ai suivi quelques instants puis me suis soudain déporté sur la droite, coupant par un terrain vague, escaladant un autre grillage et traversant une déchetterie industrielle. Je me suis débarrassé de mon mégot, je suis sorti de la déchetterie en passant par-dessus un dernier grillage et je me suis retrouvé sur un rond-point, d'où j'ai pris la rue qui partait à droite. J'ai marché quelques minutes, longeant bientôt le stade, de l'autre côté duquel je voyais à présent nettement la voiture de police arrêtée derrière celle de mes tueurs tués, le gyrophare bleu tournoyant en silence et donnant à la nuit un air de tragédie.